L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 26 JANVIER 1891. 64ème Année

Bufour & Bonnet, Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 26 JANVIER 1891.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par D. E. Morphy, au magasin No 509 rue Bienville, coin sud-est de la rue Derbigny, stock de groceries, vins, liqueurs, balances, glacière, etc.

Par Spear & Escoffier, à la Bourse d'Escan St-Charles—Actions de la Compagnie de l'Hôtel St-Charles.

Le travail au Portugal.

Le développement subit pris par l'industrie portugaise, demeuré longtemps sans grande importance, a attiré l'attention du gouvernement sur le sort des ouvriers.

Les deux centres industriels les plus importants se trouvent à Porto et à Lisbonne, mais les petites usines sont relativement considérables, et les ouvriers jusque dans ces dernières années, soit que les salaires suffisent à tous leurs besoins, soit que leurs goûts demeurent simples, n'ont point fait entendre de véhémentes réclamations.

"Les agitateurs socialistes font, néanmoins, de sérieux efforts pour développer leurs théories, et ils se livrent à une propagande effrénée ; déjà ils ont suscité quelques grèves, mais le gouvernement prépare de nombreuses lois sur la réglementation des Sociétés de secours mutuels, sur les assurances ouvrières, sur le travail des femmes et des enfants, de telle sorte que les meneurs socialistes ne réussissent pas, autant que dans certains pays, à soulever des troubles, à exciter les esprits, à semer une funeste irritation.

D'après l'enquête faite sur les ordres du gouvernement, en 1881, il existait à cette époque 388 usines ou manufactures et 907 ateliers employant environ 40,000 ouvriers, se répartissant ainsi :

Dans les manufactures..... { 19 250 hommes, 5 375 femmes.

Et dans les ateliers..... { 3 595 enfants. 15 743 hommes, 3 159 femmes, 2 146 enfants.

A cette statistique, il faut ajouter environ 5,000 ouvriers, dont l'enquête n'indique ni l'âge ni le sexe.

Le travail à domicile occupe, en outre, près de 45,000 ouvriers.

En comptant les ouvriers employés aux mines, aux carrières, aux travaux agricoles, la statistique fournit des chiffres beaucoup plus élevés.

C'est ainsi qu'en 1881 il y avait, soit à Porto, soit dans les communes rurales du district, 63.804 ouvriers.

Comme l'ouvrier espagnol, l'ouvrier portugais est sobre, et s'il ne se livrait avec passion au jeu, il arriverait facilement à l'épargne.

Il est naturellement doux, et, jouissant des droits politiques, il ne se lasse pas aller aux tendances révolutionnaires, malgré les criailleries et les objurgations de quelques cercles turbulents.

Sauf dans les cas très rares—fait remarquer dans son rapport M. Richard—l'ouvrier jouit des droits de citoyen.

—L'ouvrier est électeur, sauf dans des cas assez rares, dit le ministre de France à Lisbonne. La loi accorde le droit de vote, pour la nomination des députés, à tous les citoyens payant, à un titre quelconque, 1,000 reis (5 fr. 55) d'impôt annuel, à tous les citoyens sachant lire et écrire et à tous les citoyens chefs de famille. Ces dispositions, qui, en fait, rendent le suffrage presque universel, réservent aux ouvriers une participation importante à la vie politique du Royaume, mais l'accès de la Chambre des députés est fermée par les exigences de la loi électorale à l'égard des candidats (pour être éligible il faut justifier d'un revenu personnel de 400,000 reis (2,222 fr.)

"En ce qui concerne les droits de réunion et d'association, les ouvriers sont placés sous l'empire du droit commun."

Les salaires exceptionnellement élevés, comme à Lisbonne et à Porto, sont :

Pour les hommes	3 fr.	60
Pour les femmes	1	66
Pour les enfants	1	18

tandis qu'ils sont à Paris :

Pour les hommes	4	50
Pour les femmes	2	25
Pour les enfants	1	50

Et dans les départements :

Pour les hommes	3	30
Pour les femmes	2	06
Pour les enfants	1	30

Les salaires sont débattus en Portugal, librement, entre les patrons et les ouvriers.

Tout ce qui touche à l'existence de l'ouvrier, provoque la sollicitude du gouvernement. C'est ainsi que, pour la surveillance des établissements dangereux ou insalubres, est instituée une Junte de sept membres, qui impose les conditions d'hygiène et de sécurité dans les ateliers.

Mais la réglementation du travail des enfants et des femmes n'est pas encore complète.

Cependant, partout où l'action administrative peut se faire sentir la réglementation existe. C'est ainsi que, dans la fabrique de la régie des tabacs, l'accès des fabriques est interdit aux garçons de moins de treize ans et aux filles de moins de quinze ans.

La durée du travail n'est, d'ailleurs, pas fixée ; c'est l'ancienne coutume qui prédomine, et la journée s'étend du lever au coucher du soleil, avec trois heures de repos : une demi heure le matin, à huit heures, deux heures à midi, une demi heure à quatre heures.

Dans une industrie n'étant pas imposé par la loi, le repos du dimanche peut être considéré comme général.

En ce qui concerne la responsabilité des patrons en cas d'accident, les articles 2.398 et suivants du Code civil portent que les entrepreneurs, les patrons, les propriétaires d'établissements industriels, commerciaux et agricoles, les Compagnies sont civilement responsables des accidents causés par leur faute ou celle de leurs agents.

Parfois, des conflits surgissent entre les patrons et les ouvriers, mais dans les grèves, les patrons ont rarement cédé et accordé les augmentations de salaires réclamées.

De grands efforts sont faits pour le développement de l'instruction primaire et de l'instruction professionnelle. Sur 289.514 enfants d'âge scolaire, 246,303 sont inscrits.

Ce n'est qu'depuis une trentaine d'années que les institutions de prévoyance et les Sociétés coopératives régies par la loi du 2 juillet 1867, ont pris un développement. Etablies, pour la plupart, dans les centres industriels de Lisbonne et de Porto, elles sont favorisées par le gouvernement.

En ce moment, une commission est chargée de préparer une loi d'organisation générale. Ses efforts paraissent récompensés par la reconnaissance populaire, et assurer l'inanité des tentatives socialistes.

La petite Yvonne, qui ne connaît, en fait de verdure, que les parterres des squares, est amenée aux environs de Paris, par sa maman. Le soir tombe et, comme on ne parle pas encore de rentrer :

—Mais, petite mère, à quelle heure est-ce qu'on ferme donc la campagne ?

A l'Opéra :

—Oh ! moi, je suis très malheureux quand j'entends de mauvaise musique ; c'est que j'ai une oreille....

(L'ami, considérant les feuilles de choux de l'amateur) :

—...Gigantesque.

—Non ! Vous ne comprenez pas : une oreille très délicate.

M. Prudhomme rencontre un malheureux qui lui demande la charité.

—Je n'ai pas mangé, monsieur !

—Tenez, fait M. Prudhomme, voici un billet pour le Théâtre-Français. Vous vous nourrirez de classiques !

FEUILLETON.

GRAND CŒUR

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

LA VOIX DU SANG.

(*Suite.*)

Quant à Laure, qui tonte sa vie avait tant redouté, tant hai d'avance celui ou celle qui pouvait lui arracher un lambeau de sa fille, elle suivait Jacques de Rhodes sans un sentiment d'aversion ou d'angoisse ; au contraire, avec une sympathie bizarre, irrésistible ; une confiance extraordinaire, et à coup sûr inexplicable....

Après tout, Maurice, et même Henriette, lui avaient tant parlé de ce Jacques de Rhodes au cœur de diamant sous son enveloppe de marbre !....

N'obéissait-elle pas, elle aussi, à la mère admirable, au sentiment qui était né pour lui dans le cœur de ses enfants ?...

Enfin la grille monumentale d'Astarac fut franchie, le grand perron de marbre fut monté, et Laure se trouva assise dans le cabinet de travail de Jacques.

Sur le bureau, que deux grandes lampes recouvertes d'un abat-jour de dentelles inondaient de clarté, le médaillon d'or resplendissait, tout ouvert.

Le reste de la pièce était relativement obscur, car dans leurs collerettes de cristal, les bougies des candélabres avaient fini de se consumer pendant l'absence du comte.

D'un brusque mouvement, celui-ci enleva les abat-jour des lampes, et aussitôt, un admirable portrait pendu au mur apparut dans son cadre d'or mat, vis à-vis l'endroit même où Laure était assise, la fascinant, l'attirant, l'hypnotisant de ses doux yeux d'azur foncé, caressants et lumineux.

Était-ce sa Souriquette, ou bien une autre ?....

C'était à coup sûr la même image que celle du médaillon.

Jacques ne lui laissa pas le temps de se reconnaître :

—Voilà ma fille, dit il, ma fille unique, morte à vingt ans, me laissant seul et désespéré sur la terre....

Laure était en proie à un bouleversement profond, extraordinaire.

M. de Rhodes avec une douceur poignante continua :

—Vous ne savez pas ce que c'est que perdre un enfant, vous, madame.

Seulement, quand on a éprouvé ce déchirement unique de voir partir ceux qui devaient vous fermer les yeux, on peut comprendre ma douleur.

—J'avais une fille que j'adorais, soupira Laure, et je l'ai vue lentement mourir jour par jour, heure par heure !....

—Ah ! alors, je puis vous adresser une prière.

—Parlez.

—Au nom de cet ange envolé, voulez-vous répondre à une question d'où dépend tout ce qui peut me rester de bonheur sur terre ?

—Mon Dieu !.... Vous me faites peur !.... Ah ! vous allez briser mon cœur !.... fit-elle, instinctivement reprise de ses angoisses et devenant si pâle qu'on eût dit que sa dernière heure approchait.

Jacques était aussi tremblant qu'elle.

—Briser votre cœur !.... dit-il lentement. Si ce que je pressens sans pouvoir me l'expliquer encore était vrai, croyez vous que je serais capable d'autre chose vis-à-vis de vous que d'une action de grâces infinie, d'une adoration respectueuse et éternelle. Ah !.... vous pouvez d'un mot me faire oublier mes longues douleurs, mais moi, pour ce bienfait sans nom, je ne vous ferai jamais souffrir, n'ayez pas peur !....

—Quelle étrange confiance vous m'inspirez !....

Toute ma vie, je suis morte d'angoisse à l'idée que l'heure actuelle pouvait sonner, et voilà que je ne souffre plus, que je suis calme et presque heureuse !....

Mon fils a raison, monsieur le comte, vous ne savez que faire du bien.... Moi, je ne vous ferai pas de mal....

Questionnez moi, je vous répondrai.

Jacques avait à peine la force de parler.

—Henriette est-elle votre fille ? balbutia-t-il.

—Non, dit-elle simplement, elle ne l'est pas.

M. de Rhodes chancela, et appuya les deux mains sur son cœur.

Dans l'immense pièce, on eût entendu une araignée tisser sa toile.

Enfin, le comte put prononcer quelques mots.

—Cette ressemblance !.... c'était impossible autrement !.... Mais quelle coïncidence !.... Comment cela a-t-il pu arriver ?....

—Calmez vous, je vais tout vous dire, et à nous deux, peut-être, nous arriverons à la vérité.

Alors simplement, véritablement, sans plus souffrir, tant ce cœur si grand et si généreux de Jacques de Rhodes attirait la grande et généreuse créature qui s'appelait Laure Vallaurie. Elle lui raconta l'histoire de Souriquette depuis les jours si lointains où elle venait soigner la petite agonisante jusqu'à ces derniers temps.

Elle n'oublia rien, ni l'intervention de l'inconnu, qui n'était et ne pouvait être que Fabien d'Argelès, ni les cinquante mille francs donnés par lui aux Vallaurie, ni l'acte d'association fait plus tard, avant le mariage de Maurice, afin de donner à Henriette dans la fortune commune la part qui lui revenait.

Et à mesure que Laure racontait cette histoire que nos lecteurs connaissent, la conviction entrait dans le cœur de Jacques.

La femme brune, l'incendiaire, était Diane.

L'individu mourant qui avait donné la miniature à Henriette, et les cinquante mille francs aux Vallaurie, c'était Fabien....

Tout cela, M. de Rhodes le voyait clairement, sans un doute possible.

—Avez-vous la lettre de cet inconnu ? dit-il.

—Celle qu'il a écrite au crayon dans la loge de la rue Fontaine-au-Roi ?....

—Oui.

—Je l'ai toujours.

—Pouvez-vous me montrer l'écriture ?

—Sans doute, mais elle est en sûreté chez moi, dans ma chambre à Argelès.

—Vous me la donnerez la première fois que vous reviendrez ici. Et vous dites que votre ami Marcel Barrère a reconnu aujourd'hui la marquise d'Argelès ?

—Pour l'incendiaire de la rue Fontaine-au-roi, oui, il l'a reconnue dès qu'il l'a vue.

Quoique j'aie une très grande confiance en M. Barrère, je doutais encore de ce qu'il me disait.....Comprenez donc, un crime si épouvantable, est-ce possible ?....

—Mme d'Argelès est un monstre.

Mais ce soir, Henriette aux lueurs du feu de joie l'a vraie telle qu'elle l'avait aperçue jadis, et cette vision est revenue si nette et si terrifiante à la fois que ma Souriquette en a perdu connaissance.

—Vous pouvez dire notre Souriquette, car elle est bien à moi comme à vous, j'en suis certain maintenant.

Et cependant, si un instinct sûr me le dit, je dois avant de rien tenter, de rien décider vis-à-vis de l'autre, celle qui lui a volé son nom et son état social, rechercher les preuves de la maternité de Diane....

—Ce sera bien difficile, Mme d'Argelès ne reculera devant rien pour garder son secret.

—Je le sais, mais vous m'aiderez !

Laure cacea en tête dans ses mains.

—Inée est la femme de mon fils ! dit-elle très bas.

—C'est vrai.... pauvre, pauvre mère !....

Ah ! pourquoi n'avez-vous pas suivi les conseils de ce misérable Fabien ?... Pourquoi n'avez-vous pas marié notre Souriquette à votre fils ?.... Aujourd'hui, je ne retrouverais pas encore cette maudite devant moi !....

—Hélas ! dit Mme Vallaurie, vous touchez là à la plaie la plus vive de mon cœur, monsieur le comte, à mon regret le plus cuisant.

—Vous l'avies donc rêvé ce mariage ?

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener !.....

Comprenez donc, elle eût été vraiment ma fille par la loi, ce jour-là, mon adorée, comme elle l'est vraiment par le cœur !.....

Et quelle femme incomparable pour mon fils !.....

A la place de la frivole, légère et égoïste créature dont le contact a failli le perdre, quelle dévouée, quelle amie, quelle directrice eût été notre Souriquette !....

Involontairement, en ces quelques mots, Laure mettait à nu la plaie vive de son pauvre cœur désolé ; elle disait quelles années désillusions ils avaient tous trouvées dans cette union maudite.

—Pourquoi ce mariage ne s'est-il pas fait ? demanda Jacques pris d'une grande, d'une immense pitié devant ce qu'il entrevoyait.

—Maurice ne l'a pas voulu. Il a rencontré Mlle d'Argelès et a été pris de folie.

—Et la mère a aidé certainement sa fille à l'englurer ?....

—Certainement.

—L'aime-t-il toujours ?

—La désillusion est arrivée. Je ne le crois pas....

—Le divorce existe.

—Et le petit ?....Celui qui vient de naître ?.....

M. de Rhodes ne voulut pas aborder ce sujet délicat.

Sacré pour Laure, l'enfant ne l'était pas, ne pouvait pas l'être pour lui, mais son cœur avait trop de délicatesse pour rien laisser entrevoir de ses intimes sentiments.

Il continua en parlant un peu plus vite :

—Et notre fille qu'en pensait-elle, elle, de ce mariage ?

—Aujourd'hui, je ne le sais pas encore. Elle aimait tant Maurice, ne vivant, ne travaillant, ne respirant pour ainsi dire que par lui..... que j'espérais arriver à mon but.

Puis un jour, elle m'a affirmé l'aimer comme une sœur, pas autrement.

—C'était avant ou après que votre fils a eu rencontré Mlle d'Argelès ?

—Après.

Jacques ne répondit pas. Mais en une vision rapide, il eut le sentiment précis du dévouement d'Henriette, tandis que lui était dévoilé également le mystère de son incommensurable mélancolie.

—O chère adorée, se dit-il, ton vieux père te sauvera, n'aie pas crainte.....

C'est à lui que tu devras ton bonneur !.

Il leva vers Laure son regard le plus doux :

—Madame, lui dit-il, désormais ma vie vous appartient.

Disposez de Jacques de Rhodes en tout et pour tout.

Quoique ma tâche ne soit pas terminée, en moi, aucun doute ne peut subsister sur la personnalité de ma fille.

C'est vous qui l'avez recueillie, élevée, aimée....

Vous qui en avez fait l'adorable créature que j'ai rencontrée intelligente et droite entre toutes.

Pour cela, soyez bénie, Dieu seul est assez puissant pour vous récompenser de votre œuvre !....

Et comme elle pâlissait d'émotion à ces chaudes paroles, Jacques crut que Mme Vallaurie avait peur qu'il ne la séparât de sa fille.

—Ah ! d'ordre-t-il ne souffres pas.... n'ayez ni crainte ni angoisses.... Si par le sang elle est à moi, par l'adoption et les soins elle est à vous... Elle restera à vous....

Vous séparer serait un crime....

Je ne suis pas capable de le commettre !

—Que vous êtes bon ! murmura Laure tout en larmes.

—Permettez moi seulement de la voir et, si vous le voulez, je ne lui dirai même pas quels liens nous unissent.

La générosité naturelle de Mme Vallaurie se révolta.

—Est ce que ce serait juste, cela ! s'écria-t-elle. Vous consentirez à me la laisser. Dans mon cœur, si facile à percer, vous ne heurtez rien, vous ne brisez rien, et elle ne saurait pas qui vous êtes, et vous n'auriez pas cette joie sans égale de vous entendre donner ce nom de père auquel vous avez droit !....

Ah ! monsieur le comte, c'est mal me connaître que me supposer capable de cela !

Et elle, l'adorée, elle a trop de cœur, trop de tact, pour jamais nous faire souffrir l'un ou l'autre.

D'ailleurs, je le sens, de vous, mais de vous seul, je ne serai jamais jalouse.

Jacques s'agenouilla aux pieds de Laure, comme il se fut agenouillé aux pieds de la Vierge des autels, il prit cette main d'ouvrière qui avait travaillé jadis pour nourrir sa fille, et, incliné très bas, il la baisa emmurmurant :

—Merci !.....

Quand il se releva, il y avait dans les yeux de Jacques une telle expression de reconnaissance et de bonheur, que Laure se sentit étrangement heureuse de ce qu'elle avait dit et fait.

—Il est trop tard ce soir, monsieur le comte, dit-elle, pour aller vous chercher notre fille que votre intendant Mathieu Puyloo a dû reconduire au château d'Argelès.

Mais je comprends combien il vous tarde de la presser dans vos bras, et demain, dès que je le pourrai sans être remarquée,—car je ne veux que personne, ni mon mari ni mon fils, connaisse encore notre secret,—je vous la conduirai moi même.

—Jacques, suffoqué de joie, balbutiait :

—Je vais vous adorer, vous qui avez toutes les délicatesses....

Mais il ne put finir sa phrase, car dans les lisières de la porte restée ouverte, la silhouette charmante de Souriquette se profila.

Elle était blanche comme une statue, mais elle souriait avec ses beaux yeux d'azur semblables à des incioles bleues :

—Je suis là, maman, dit-elle en venant se précipiter dans les bras de Laure ... Ah ! tu es bonne....Je ne t'ai jamais tant aimée !.....Jamais tu ne sauras comment !.....

La plus exquise des délicatesses l'avait empêchée de jeter un seul regard vers Jacques.

Tout son cœur bondissait vers lui, mais Souriquette eût mieux aimé mourir que de faire pouser un seul soupir de regret à cette incomparable créature, si grande et si généreuse.

Ce fut Laure, qui dénoua elle-même les bras charmants enroulés à son cou, pour mettre sa fille dans les bras de Jacques.

—Embrassez la donc, dit-elle, puisqu'elle est à vous comme à moi.

Jacques, sans un mot, appuya ses lèvres sur les blonds cheveux, comme il l'avait fait dans le chemin d'Argelès, la première fois qu'il avait parlé à Henriette, et comme alors, aussi, il demeura sans un mouvement, mais cette fois-ci, anéanti de bonheur.

Il faillit mourir, lorsque des lèvres décolorées de la jeune fille, il entendit ce mot sortir comme un inexistensible souffle, venu peut-être des pays d'outre-tombe :

—Papa !....

Le timbre de la pendule qui sonnait à dix coups, l'arracha à son extase :

—Je suis fou ! dit-il, elle est souffrante, et je la garde sur mon cœur sans penser au repos dont elle a besoin.... Vais je donc la tuer ?....

Il la posa sur un fauteuil, et s'élança vers la porte.

—Où allez-vous mon père ? demanda Souriquette de sa voix d'or.

Il se retourna, épouvanté de nouveau comme la seconde d'une décharge électrique à ce nom de père qu'elle lui donnait tout haut, maintenant.

Cependant, il se rassisit vite.

—Je vais faire atteler pour vous reconduire toutes les deux au château d'Argelès, dit-il.

Henriette rougit un peu, tandis que dans ses yeux clairs montait l'expression d'une prière ardente.

—Si je vous demande une grâce, dit-elle, me l'accorderez-vous ?

—Qu'est-ce que je peux te refuser, *ma fille !*

—Il est tard. Le jour probablement va bientôt venir.... Notre retour à Argelès sera certainement plus remarqué notre absence se prolongeant. Laissez-moi coucher dans la chambre de ma mère.... Ici, à côté de toi, m'an Laurette.

Je ne reculera devant rien pour garder son secret.

—Je le sais, mais vous m'aiderez !

Laure cacea en tête dans ses mains.

—Inée est la femme de mon fils ! dit-elle très bas.

—C'est vrai.... pauvre, pauvre mère !....

Ah ! pourquoi n'avez-vous pas suivi les conseils de ce misérable Fabien ?... Pourquoi n'avez-vous pas marié notre Souriquette à votre fils ?.... Aujourd'hui, je ne retrouverais pas encore cette maudite devant moi !....

—Hélas ! dit Mme Vallaurie, vous touchez là à la plaie la plus vive de mon cœur, monsieur le comte, à mon regret le plus cuisant.

—Vous l'avies donc rêvé ce mariage ?

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener !.....

Comprenez donc, elle eût été vraiment ma fille par la loi, ce jour-là, mon adorée, comme elle l'est vraiment par le cœur !.....

Et quelle femme incomparable pour mon fils !.....

A la place de la frivole, légère et égoïste créature dont le contact a failli le perdre, quelle dévouée, quelle amie, quelle directrice eût été notre Souriquette !....

Involontairement, en ces quelques mots, Laure mettait à nu la plaie vive de son pauvre cœur désolé ; elle disait quelles années désillusions ils avaient tous trouvées dans cette union maudite.

—Pourquoi ce mariage ne s'est-il pas fait ? demanda Jacques pris d'une grande, d'une immense pitié devant ce qu'il entrevoyait.

—Maurice ne l'a pas voulu. Il a rencontré Mlle d'Argelès et a été pris de folie.

—Et la mère a aidé certainement sa fille à l'englurer ?....

—Certainement.

—L'aime-t-il toujours ?

—La désillusion est arrivée. Je ne le crois pas....

—Le divorce existe.

—Et le petit ?....Celui qui vient de naître ?.....

M. de Rhodes ne voulut pas aborder ce sujet délicat.

Sacré pour Laure, l'enfant ne l'était pas, ne pouvait pas l'être pour lui, mais son cœur avait trop de délicatesse pour rien laisser entrevoir de ses intimes sentiments.

Il continua en parlant un peu plus vite :

—Et notre fille qu'en pensait-elle, elle, de ce mariage ?

—Aujourd'hui, je ne le sais pas encore. Elle aimait tant Maurice, ne vivant, ne travaillant, ne respirant pour ainsi dire que par lui..... que j'espérais arriver à mon but.

Puis un jour, elle m'a affirmé l'aimer comme une sœur, pas autrement.

—C'était avant ou après que votre fils a eu rencontré Mlle d'Argelès ?

—Après.

Jacques ne répondit pas. Mais en une vision rapide, il eut le sentiment précis du dévouement d'Henriette, tandis que lui était dévoilé également le mystère de son incommensurable mélancolie.

—O chère adorée, se dit-il, ton vieux père te sauvera, n'aie pas crainte.....

C'est à lui que tu devras ton bonneur !.

Il leva vers Laure son regard le plus doux :

—Madame, lui dit-il, désormais ma vie vous appartient.

Disposez de Jacques de Rhodes en tout et pour tout.

Quoique ma tâche ne soit pas terminée, en moi, aucun doute ne peut subsister sur la personnalité de ma fille.

C'est vous qui l'avez recueillie, élevée, aimée....

Vous qui en avez fait l'adorable créature que j'ai rencontrée intelligente et droite entre toutes.

Pour cela, soyez bénie, Dieu seul est assez puissant pour vous récompenser de votre œuvre !....

Et comme elle pâlissait d'émotion à ces chaudes paroles, Jacques crut que Mme Vallaurie avait peur qu'il ne la séparât de sa fille.

—Ah ! d'ordre-t-il ne souffres pas.... n'ayez ni crainte ni angoisses.... Si par le sang elle est à moi, par l'adoption et les soins elle est à vous... Elle restera à vous....

Vous séparer serait un crime....

Je ne suis pas capable de le commettre !

—Que vous êtes bon ! murmura Laure tout en larmes.

—Permettez moi seulement de la voir et, si vous le voulez, je ne lui dirai même pas quels liens nous unissent.

La générosité naturelle de Mme Vallaurie se révolta.

—Est ce que ce serait juste, cela ! s'écria-t-elle. Vous consentirez à me la laisser. Dans mon cœur, si facile à percer, vous ne heurtez rien, vous ne brisez rien, et elle ne saurait pas qui vous êtes, et vous n'auriez pas cette joie sans égale de vous entendre donner ce nom de père auquel vous avez droit !....

Ah ! monsieur le comte, c'est mal me connaître que me supposer capable de cela !

Et elle, l'adorée, elle a trop de cœur, trop de tact, pour jamais nous faire souffrir l'un ou l'autre.

D'ailleurs, je le sens, de vous, mais de vous seul, je ne serai jamais jalouse.

Jacques s'agenouilla aux pieds de Laure, comme il se fut agenouillé aux pieds de la Vierge des autels, il prit cette main d'ouvrière qui avait travaillé jadis pour nourrir sa fille, et, incliné très bas, il la baisa emmurmurant :

—Merci !.....

Quand il se releva, il y avait dans les yeux de Jacques une telle expression de reconnaissance et de bonheur, que Laure se sentit étrangement heureuse de ce qu'elle avait dit et fait.

—Il est trop tard ce soir, monsieur le comte, dit-elle, pour aller vous chercher notre fille que votre intendant Mathieu Puyloo a dû reconduire au château d'Argelès.

Mais je comprends combien il vous tarde de la presser dans vos bras, et demain, dès que je le pourrai sans être remarquée,—car je ne veux que personne, ni mon mari ni mon fils, connaisse encore notre secret,—je vous la conduirai moi même.

—Jacques, suffoqué de joie, balbutiait :

—Je vais vous adorer, vous qui avez toutes les délicatesses....

Mais il ne put finir sa phrase, car dans les lisières de la porte restée ouverte, la silhouette charmante de Souriquette se profila.

Elle était blanche comme une statue, mais elle souriait avec ses beaux yeux d'azur semblables à des incioles bleues :

—Je suis là, maman, dit-elle en venant se précipiter dans les bras de Laure ... Ah ! tu es bonne....Je ne t'ai jamais tant aimée !.....Jamais tu ne sauras comment !.....

La plus exquise des délicatesses l'avait empêchée de jeter un seul regard vers Jacques.

Tout son cœur bondissait vers lui, mais Souriquette eût mieux aimé mourir que de faire pouser un seul soupir de regret à cette incomparable créature, si grande et si généreuse.

Ce fut Laure, qui dénoua elle-même les bras charmants enroulés à son cou, pour mettre sa fille dans les bras de Jacques.

—Embrassez la donc, dit-elle, puisqu'elle est à vous comme à moi.

Jacques, sans un mot, appuya ses lèvres sur les blonds cheveux, comme il l'avait fait dans le chemin d'Argelès, la première fois qu'il avait parlé à Henriette, et comme alors, aussi, il demeura sans un mouvement, mais cette fois-ci, anéanti de bonheur.

Il faillit mourir, lorsque des lèvres décolorées de la jeune fille, il entendit ce mot sortir comme un inexistensible souffle, venu peut-être des pays d'outre-tombe :

—Papa !....

Le timbre de la pendule qui sonnait à dix coups, l'arracha à son extase :

—Je suis fou ! dit-il, elle est souffrante, et je la garde sur mon cœur sans penser au repos dont elle a besoin.... Vais je donc la tuer ?....

Il la posa sur un fauteuil, et s'élança vers la porte.

—Où allez-vous mon père ? demanda Souriquette de sa voix d'or.

Il se retourna, épouvanté de nouveau comme la seconde d'une décharge électrique à ce nom de père qu'elle lui donnait tout haut, maintenant.

Cependant, il se rassisit vite.

—Je vais faire atteler pour vous reconduire toutes les deux au château d'Argelès, dit-il.

Henriette rougit un peu, tandis que dans ses yeux clairs montait l'expression d'une prière ardente.

—Si je vous demande une grâce, dit-elle, me l'accorderez-vous ?

—Qu'est-ce que je peux te refuser, *ma fille !*

—Il est tard. Le jour probablement va bientôt venir.... Notre retour à Argelès sera certainement plus remarqué notre absence se prolongeant. Laissez-moi coucher dans la chambre de ma mère.... Ici, à côté de toi, m'an Laurette.

Je ne reculera devant rien pour garder son secret.

—Je le sais, mais vous m'aiderez !

Laure cacea en tête dans ses mains.

—Inée est la femme de mon fils ! dit-elle très bas.

—C'est vrai.... pauvre, pauvre mère !....

Ah ! pourquoi n'avez-vous pas suivi les conseils de ce misérable Fabien ?... Pourquoi n'avez-vous pas marié notre Souriquette à votre fils ?.... Aujourd'hui, je ne retrouverais pas encore cette maudite devant moi !....

—Hélas ! dit Mme Vallaurie, vous touchez là à la plaie la plus vive de mon cœur, monsieur le comte, à mon regret le plus cuisant.

—Vous l'avies donc rêvé ce mariage ?

—J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'amener !.....

Comprenez donc, elle eût été vraiment ma fille par la loi, ce jour-là, mon adorée, comme elle l'est vraiment par le cœur !.....

Et quelle femme incomparable pour mon fils !.....

A la place de la frivole, légère et égoïste créature dont le contact a failli le perdre, quelle dévouée, quelle amie, quelle directrice eût été notre Souriquette !....

Involontairement, en ces quelques mots, Laure mettait à nu la plaie vive de son pauvre cœur désolé ; elle disait quelles années désillusions ils avaient tous trouvées dans cette union maudite.

—Pourquoi ce mariage ne s'est-il pas fait ? demanda Jacques pris d'une grande, d'une immense pitié devant ce qu'il entrevoyait.

—Maurice ne l'a pas voulu. Il a rencontré Mlle d'Argelès et a été pris de folie.

—Et la mère a aidé certainement sa fille à l'englurer ?....

—Certainement.

—L'aime-t-il toujours ?

—La désillusion est arrivée. Je ne le crois pas....

—Le divorce existe.

—Et le petit ?....Celui qui vient de naître ?.....

M. de Rhodes ne voulut pas aborder ce sujet délicat.

Sacré pour Laure, l'enfant ne l'était pas, ne pouvait pas l'être pour lui, mais son cœur avait trop de délicatesse pour rien laisser entrevoir de ses intimes sentiments.

Il continua en parlant un peu plus vite :

—Et notre fille qu'en pensait-elle, elle, de ce mariage ?

—Aujourd'hui, je ne le sais pas encore. Elle aimait tant Maurice, ne vivant, ne travaillant, ne respirant pour ainsi dire que par lui..... que j'espérais arriver à mon but.

Puis un jour, elle m'a affirmé l'aimer comme une sœur, pas autrement.

—C'était avant ou après que votre fils a eu rencontré Mlle d'Argelès ?

—Après.

Jacques ne répondit pas. Mais en une vision rapide, il eut le sentiment précis du dévouement d'Henriette, tandis que lui était dévoilé également le mystère de son incommensurable mélancolie.

—O chère adorée, se dit-il, ton vieux père te sauvera, n'aie pas crainte.....

C'est à lui que tu devras ton bonneur !.

Il leva vers Laure son regard le plus doux :

—Madame, lui dit-il, désormais ma vie vous appartient.

Disposez de Jacques de Rhodes en tout et pour tout.

Quoique ma tâche ne soit pas terminée, en moi, aucun doute ne peut subsister sur la personnalité de ma fille.

C'est vous qui l'avez recueillie, élevée, aimée....

Vous qui en avez fait l'adorable créature que j'ai rencontrée intelligente et droite entre toutes.

Pour cela, soyez bénie, Dieu seul est assez puissant pour vous récompenser de votre œuvre !....

Et comme elle pâlissait d'émotion à ces chaudes paroles, Jacques crut que Mme Vallaurie avait peur qu'il ne la séparât de sa fille.

—Ah ! d'ordre-t-il ne souffres pas.... n'ayez ni crainte ni angoisses.... Si par le sang elle est à moi, par l'adoption et les soins elle est à vous... Elle restera à vous....

Vous séparer serait un crime....

Je ne suis pas capable de le commettre !

—Que vous êtes bon ! murmura Laure tout en larmes.

—Permettez moi seulement de la voir et, si vous le voulez, je ne lui dirai même pas quels liens nous unissent.

La générosité naturelle de Mme Vallaurie se révolta.

—Est ce que ce serait juste, cela ! s'écria-t-elle. Vous consentirez à me la laisser. Dans mon cœur, si facile à percer, vous ne heurtez rien, vous ne brisez rien, et elle ne saurait pas qui vous êtes, et vous n'auriez pas cette joie sans égale de vous entendre donner ce nom de père auquel vous avez droit !....

Ah ! monsieur le comte, c'est mal me connaître que me supposer capable de cela !

Et elle, l'adorée, elle a trop de cœur, trop de tact, pour jamais nous faire souffrir l'un ou l'autre.

D'ailleurs, je le sens, de vous, mais de vous seul, je ne serai jamais jalouse.

Jacques s'agenouilla aux pieds de Laure, comme il se fut agenouillé aux pieds de la Vierge des autels, il prit cette main d'ouvrière qui avait travaillé jadis pour nourrir sa fille, et, incliné très bas, il la baisa emmurmurant :

—Merci !.....

Quand il se releva, il y avait dans les yeux de Jacques une telle expression de reconnaissance et de bonheur, que Laure se sentit étrangement heureuse de ce qu'elle avait dit et fait.

—Il est trop tard ce soir, monsieur le comte, dit-elle, pour aller vous chercher notre fille que votre intendant Mathieu Puyloo a dû reconduire au château d'Argelès.

Mais je comprends combien il vous tarde de la presser dans vos bras, et demain, dès que je le pourrai sans être remarquée,—car je ne veux que personne, ni mon mari ni mon fils, connaisse encore notre secret,—je vous la conduirai moi même.

—Jacques, suffoqué de joie, balbutiait :

—Je vais vous adorer, vous qui avez toutes les délicatesses....

Mais il ne put finir sa phrase, car dans les lisières de la porte restée ouverte, la silhouette charmante de Souriquette se profila.

Elle était blanche comme une statue, mais elle souriait avec ses beaux yeux d'azur semblables à des incioles bleues :

—Je suis là, maman, dit-elle en venant se précipiter dans les bras de Laure ... Ah ! tu es bonne....Je ne t'ai jamais tant aimée !.....Jamais tu ne sauras comment !.....

La plus exquise des délicatesses l'avait empêchée de jeter un seul regard vers Jacques.

Tout son cœur bondissait vers lui, mais Souriquette eût mieux aimé mourir que de faire pouser un seul soupir de regret à cette incomparable créature, si grande et si généreuse.

Ce fut Laure, qui dénoua elle-même les bras charmants enroulés à son cou, pour mettre sa fille dans les bras de Jacques.

—Embrassez la donc, dit-elle, puisqu'elle est à vous comme à moi.

Jacques, sans un mot, appuya ses lèvres sur les blonds cheveux, comme il l'avait fait dans le chemin d'Argelès, la première fois qu'il avait parlé à Henriette, et comme alors, aussi, il demeura sans un mouvement, mais cette fois-ci, anéanti de bonheur.

Il faillit mourir, lorsque des lèvres décolorées de la jeune fille, il entendit ce mot sortir comme un inexistensible souffle, venu peut-être des pays d'outre-tombe :

—Papa !....

Le timbre de la pendule qui sonnait à dix coups, l'arracha à son extase :

—Je suis fou ! dit-il, elle est souffrante, et je la garde sur mon cœur sans penser au repos dont elle a besoin.... Vais je donc la tuer ?....

Il la posa sur un fauteuil, et s'élança vers la porte.

—Où allez-vous mon père ? demanda Souriquette de sa voix d'or.

Il se retourna, épouvanté de nouveau comme la seconde d'une décharge électr